

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

économie mondiale :

bientôt la crise ?

EDITORIAL

En ordonnant aux C.R.S. d'envahir les locaux occupés par les travailleurs de Lip, le pouvoir a commis une erreur psychologique monumentale. Du même coup, il a dressé l'opinion publique contre lui (un sondage révèle que deux Français sur trois sont favorables aux ouvriers bizontins), il a ressoudé l'unité syndicale toujours compromise entre la C.G.T. et la C.F.D.T., il a rendu de la force à l'unité de la gauche quelque peu compromise ces derniers mois. P.S.U. et C.F.D.T. qui boudaient le programme commun se retrouvent solidaires du

P.C. et du P.S. dans un même combat. Le beau résultat !

Il a suffi d'un effectif de 3.000 hommes (excusez du peu), commandé par un colonel de gendarmerie expédié spécialement de Paris pour diriger le siège et mener l'assaut ! Il fallait beaucoup moins pour indigner la population de Besançon unanime derrière les travailleurs de Lip, son maire et son archevêque.

Il reste que malgré cet acte stupide, il va falloir négocier. M. Giraud se serait certainement bien passé de cet épisode qui n'a facilité en rien sa tâche, et aurait pu tout compromettre au contraire en instaurant un climat de violence que quelques groupes s'efforcent d'entretenir malgré les syndicats, les travailleurs et la population.

Il faut souhaiter que cette négociation soit menée à bien dans l'intérêt des travailleurs et de la Franche-Comté. Si demain, le problème est réglé, il ne sera pas possible d'oublier que ce fut grâce à la détermination des travailleurs et à l'initiative de quelques responsables syndicaux courageux sans qui Lip aurait été étranglé, démantelé sans autre forme de procès.

L'affaire Lip aura également montré qu'une entreprise est avant tout une communauté de producteurs, qu'on ne saurait détruire sans que les intéressés aient été seulement consultés. Peut-être, le monde des travailleurs et des salariés aura-t-il à cette occasion retrouvé le sens de sa dignité et de ses responsabilités. En pareil cas, l'aveuglement du pouvoir apparaîtra encore plus insensé.

ontologie du secret

La N.A.F. très prochainement donnera une analyse approfondie du livre de Pierre Boutang *Ontologie du secret*. Nous avons déjà à plusieurs reprises souligné l'importance de ce « monument » (Gabriel Marcel). Nous croyons à la vérité profonde de ce propos de Louis Salleron paru dans « Carrefour » du jeudi 16 août 1973. « Que la chance s'en mêle, l'Ontologie du secret marquera le réveil de la vraie philosophie, celle qui est sagesse et vérité. Mais il y faut la chance, car les livres, comme les libelles, ont leur destin, et la qualité d'une œuvre n'est nullement le gage de son succès. Pour celle-ci, il suffirait que quelques jeunes la découvrent. Y trouvant les réponses aux questions qu'ils se posent depuis si longtemps, ils en parleront à d'autres, et ce peut être une traînée de poudre — accompagnée d'un beau tintamarre. Il en résulterait des renaissances multiples, dans tous les domaines de la pensée et de l'action. »

Dans ce très bel article, Salleron définit bien le ressort de la quête philosophique de Boutang. « Mais de quoi s'agit-il ? Il s'agit du secret qui est en toutes choses et d'abord en nous-mêmes — de l'universel secret. Boutang entreprend une enquête — sur l'être tel qu'il se cache et se montre dans le secret (p. 5). Une enquête donc, qui pourrait s'appeler une "quête", comme celle du Graal. Un "voyage", dit encore Boutang. On pense à l'Odyssée d'Homère et aux explorations de Dante, de l'Enfer au paradis. Car le secret, c'est ce qui est caché, mais aussi ce qui est révélé. Le secret cache et révèle l'être. Boutang nous confie qu'il avait d'abord conçu son sujet comme une « ontologie de l'idée d'origine ». Le secret va au-delà. Il est secret de l'origine, mais aussi de la fin ; il est le secret de l'être. L'être se manifeste de mille et une manières dans le paraître et l'apparaître, mais il se manifeste en se cachant, en s'échappant... »

Tout l'univers, et l'homme d'abord, est un receptacle trop court — corto resettacolo — pour contenir l'être. Celui-ci déborde, d'un excès infini, le manifeste et le secret, mais il y est. »

De son côté, Jean Lacroix dans sa chronique du Monde des 8 et 9 juillet dernier écrivait : « Le livre que Pierre Boutang consacre au secret revêt une importance exceptionnelle et un caractère particuliers. Malgré la finesse et la richesse des analyses, il n'est pas psychologique mais

métaphysique, ce qui ne signifie pas abstrait. Il s'intitule d'ailleurs *Ontologie du secret : l'étude de l'être du secret a pour but la découverte du secret de l'être*. L'auteur est philosophe : il s'inspire d'un thomisme ouvert et platonisant, admettant avec Fabro que saint Thomas a fondé sa doctrine de la création sur la théorie platonicienne de la participation. »

Après une analyse de l'ensemble du livre Lacroix conclut : « Si le secret se cache et se manifeste surtout dans le langage, si le secret et le mystère ne font qu'un, cet essentiel se trouve nécessairement dans la manière dont il est dit. En définitive, il faut donc renvoyer au dire « poétique » de Boutang. Si la métaphysique est bien le « recueil de toute véritable poésie », cet ouvrage ne délivrera son propre secret qu'à ceux qui le liront comme un hymne musical à la création. »

Poésie et ontologie disait Maurras à la suite de Boccace. Il est vrai que la langue de Boutang souvent difficile, parfois hermétique est d'une beauté souveraine.

Dans les *Nouvelles Littéraires*, André Devaux s'écrit : « qu'il est réconfortant de constater que la race métaphysique n'est pas épuisée ! Après ces belles profondes études de Maurice Scève et de William Blake, après son admirable traduction commentée du Banquet de Platon, Boutang nous offre, aujourd'hui, dans une ligne proche de celle de Gabriel Marcel, son journal métaphysique, la passionnant récit de son odyssée de philosophe croyant. »

S'il juge sévèrement les modes intellectuelles qui tiennent le devant de la scène, et s'il dénonce les idéologies meurtrières de l'homme, c'est parce qu'il en a repéré les fondements et pénétré toute la signification. Aussi, maintes thèses en faveur chez les « amateurs » de philosophie lui paraissent-elles, à bon droit, d'une désolante trivialité. D'un vigoureux mouvement de « reprise », qui est celui de tous les philosophes authentiques, il nous oriente, vers le lieu du sérieux philosophique... » Il nous appartient pour une part de répondre au souhait de Salleron : faire découvrir à quelques jeunes cette œuvre majeure, principe de renaissances.

G.L.

ONTOLOGIE DU SECRET, par Pierre Boutang.
Un volume de 523 pages, P.U.F., 1973, 49,00 F.

PROPAGANDISTES

Nous tenons à la disposition de tous nos propagandistes, gratuitement, et sans limitation de quantité, des anciens numéros de la N.A.F. Seul le port sera facturé de la manière suivante :

250 exemplaires : 7,50 F
500 exemplaires : 15,00 F
750 exemplaires : 23,00 F
1.000 exemplaires : 30,00 F
1.500 exemplaires : 45,00 F
2.000 exemplaires : 60,00 F

Nous ne tiendrons compte que des commandes accompagnées de leur règlement. Dans la mesure du possible nous nous efforcerons d'envoyer des numéros relativement récents (4 derniers mois).

brèves

le dernier train de l'ardèche

Les chiffres ont parlé : les 283 kilomètres de rails, rive droite, qui séparent Nîmes et Lyon, reliés habituellement par l'autorail omnibus 7458 qui partait à 18 h 32, sont désormais laissés à l'abandon.

Ainsi en a décidé la S.N.C.F. Quant une ligne n'est plus rentable, on la supprime. Et on laisse la place à des cars privés...

Cette ligne était unique puisqu'elle desservait à elle seule l'Ardèche. Par-delà ses attraits touristiques, tout un cercle d'habitues prenait ce train ; seul train de voyageurs pour tout ce département.

Cette mesure est très significative de la façon dont nos « gestionnaires » conçoivent la rentabilité. Car à côté du problème S.N.C.F., il y a tout de même celui des transports en car : fréquence, surcharge et plus grande insécurité, aggravation du trafic routier...

Sans pleurnicher parce que les vaches ne verront plus passer le train, on peut tout de même dénoncer une telle mesure qui non seulement n'apparaît pas très rationnelle mais qui contribue à asphyxier encore un peu plus cette région de France... qui n'intéresse pas Paris.

jurassiens en colère

Créé en 1948 le Rassemblement Jurassien, qui réclame pour les sept districts du Jura suisse le droit de constituer un canton indépendant du canton de Berne, vient de manifester, à nouveau, sa combativité par quelques actions spectaculaires. Le gouvernement du canton de Berne a décidé de durcir nettement sa position face aux revendications des francophones. Pour sa part M. Roland Béguellin, secrétaire général du Rassemblement Jurassien a réclaré : « Ce n'est pas la population jurassienne que le gouvernement bernois entend protéger mais bien son régime de domination. La lutte entre le Jura et Berne dure depuis vingt-cinq ans et même depuis soixante ans. Ni les occupations, ni les expéditions militaires, ni les représailles n'ont apporté de solution. Les politiciens bernois, orgueilleux et bornés, n'ont, malgré tout, rien appris. »

A la veille de la 28^e Fête du Peuple Jurassien qui se tiendra à Delémont les 8 et 9 septembre prochain, les francophones souhaitent un arbitrage des autorités fédérales suisses dans ce conflit qui par son ampleur, pourrait dégénérer en véritable guerre civile.

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

RESTAURATION NATIONALE

Édité par la S.N.P.F.

17, rue des Petits-Champs - Paris (1^{er})

Téléphone : 742-21-93

Abonnement un an : 45 F

Abonnement de soutien : 100 F

C.C.P. N.A.F. 642-31

Directeur de la Publication :

Yvan AUMONT

Imprimerie abexpress

73, rue du Château-d'eau Paris 18^e

vers une crise économique ?

Lorsqu'à l'inflation s'ajoute l'instabilité monétaire, l'analyse des faits rend assez pessimiste tout observateur quelque peu averti des problèmes actuels de l'économie des sociétés industrialisées.

Or nous sommes dans une période d'inflation telle, que l'on a pu parler de « surinflation ». L'expression est de M. Debré qui a sans aucun doute quelque autorité pour évoquer un phénomène qu'il a bien connu lors de son passage au ministère de l'Economie et des Finances. Là où le problème devient grave c'est que cette situation se manifeste dans le même temps qu'un constant bouleversement du système monétaire international.

On en revient toujours au même problème. Dans la mesure où les Etats-Unis se refusent à soutenir franchement leur monnaie sur les marchés des changes européens, de forts mouvements spéculatifs apparaissent à tout moment à l'encontre de telle ou telle monnaie « forte », ou supposée forte par rapport au dollar U.S. Les banques centrales des pays concernés sont alors obligées d'intervenir pour soutenir leur monnaie afin que le commerce extérieur de leur pays ne souffre pas trop d'un état de fait.

Mais lorsque cette combinaison inflation interne - désordre monétaire externe joue dans un contexte de forte expansion, la marge de manœuvre de chaque pays est terriblement restreinte, les effets mécaniques de l'expansion ayant en eux-mêmes un effet d'accélération de la crise.

En effet avoir une politique anti-inflationniste efficace oblige à « resserrer » le crédit c'est-à-dire à laisser les taux s'établir à des niveaux très élevés. Et l'on assistera à une montée vertigineuse des taux d'intérêts en Allemagne, par exemple, où l'argent au jour le jour a atteint 40 % ! Et on parle à

nouveau d'une possible réévaluation du deutsche Mark...

Cause inverse en Grande-Bretagne où pour pallier la faiblesse de la livre sterling et attirer les capitaux étrangers, la Banque d'Angleterre fait passer son taux d'escompte à 11,50 %, le plus haut niveau historique. Même attitude en Belgique, où le taux de la Banque Nationale vient d'être relevé et atteint 6,50 %.

Or, dans un cas comme dans l'autre, cette augmentation du taux de l'escompte (taux directeur de tous les autres taux d'intérêts) intervient dans un laps de temps très court après d'autres augmentations.

Et voilà que la France se met de la partie. Le 2 août la Banque de France a porté son taux d'escompte de 8,50 % à 9,50 %.

Quelles seront les conséquences d'une telle flambée des taux d'intérêts ?

A première vue, et sur le plan interne, on peut effectivement penser à une décélération de l'inflation. Mais à terme l'effet pourrait être contraire, la cherté de l'argent devant, inéluctablement, se répercuter dans les prix de revient.

En second lieu, on reste terriblement sceptique sur l'effet modérateur d'une hausse aussi générale des taux d'intérêts.

Si on peut parler actuellement de processus cumulatif à la hausse, il n'est pas impossible d'envisager un retournement total avec la possibilité d'un processus cumulatif inverse.

En fait tout se jouera dans les deux ou trois mois à venir. Déjà certains signes (opinions des chefs d'entreprises, carnets de commande), ne trompent pas. D'ici peu l'alternative sera bien stabilité monétaire, retour à des parties fixes (et pourquoi pas à l'or ?) ou crise économique grave.

Il est plus que temps que chacun en prenne conscience.

P. D'AYMERIES.

à nos amis à nos lecteurs

Devant les augmentations constantes des coûts de fabrication, nous sommes contraints de changer nos tarifs. Notre équilibre financier, gage de notre indépendance, est à ce prix. A partir du 20 août nos acheteurs au numéro paieront donc leur N.A.F. 1,50 F ; cette modeste augmentation ne doit pas entraver notre diffusion et c'est à un effort particulier sur les ventes que nous convions tous ceux qui ont le souci de voir se développer l'influence et l'audience de la N.A.F.

Provisoirement, et jusqu'au 15 septembre, nos tarifs d'abonnement restent inchangés. Ainsi nous donnons la possibilité à nos abonnés, s'ils le désirent, de renouveler par anticipation leur abonnement à l'ancien tarif. Parallèlement nous encourageons tous ceux qui en ont les moyens à souscrire un abonnement de soutien. Ce surcroît de ressources nous permettra de faire des envois massifs de propagande pour faire connaître la N.A.F. dans un public nouveau.

Depuis la fondation de la N.A.F. le soutien financier de nos amis ne nous a jamais fait défaut. Une fois encore nous comptons sur vous ; ne tardez pas, la rentrée s'approche, nous devons être présents et armés pour l'affronter.

Ceci dépend de vous.

Yvan AUMONT.

l'Allemagne toujours

Les récentes attaques de Monsieur Chirac, à propos des problèmes agricoles, contre l'Allemagne, continuent à susciter des réactions dans les milieux politiques allemands. En accusant l'Allemagne fédérale de prendre « ses distances vis-à-vis de l'Europe », monsieur Chirac a contribué à relancer la querelle de l'Ostpolitik. Les chrétiens-démocrates ont dénoncé violemment ces perspectives — perspectives qui se trouvent dans le fameux plan Bahr (du nom de son auteur — plan qui prévoit en quatre étapes la neutralisation des deux Allemagnes, plus un système de sécurité collectif de l'Europe dont seraient exclues les puissances nucléaires, à savoir les Etats-Unis, l'U.R.S.S., la France et la Grande-Bretagne).

M. Pierre Lardinois, vice-président de la Commission européenne affirmait samedi, dans *Le Figaro*, que M. Chirac est trop « nationaliste et pas assez communautaire ».

Alors que de son côté, M. Von Vechmar (secrétaire d'Etat à l'Information) laissait entendre que M. Chirac s'était fait légèrement tirer l'oreille par M. Pompidou.

Il est bon que le problème de l'Ostpolitik ait été soulevé une fois de plus, surtout qu'aux lieux du plan Bahr, il prend une autre dimension.

Pour notre part, nous ne sommes pas étonnés de ces développements que nous avons toujours prévu. Le rapprochement des deux Allemagnes, les accords entre Bonn et Moscou sont dans la nature des choses. Mais la question la plus brûlante est de savoir quelle importance exacte M. Brandt donne au plan Bahr. Est-il plus qu'une hypothèse de travail ?

COMMUNIQUE

Le samedi 8 septembre à 21 heures dans le décor naturel du château « Castel-Margot » à Aubagne (Bouches-du-Rhône) sera jouée une pièce en langue provençale « Lou seti de Beau-

caire » de Gabriel Maby. La troupe des « Bala-dins de Provence » souhaite que cette pièce encouragée par l'Escandhadò Aubagnenco, reçoive un excellent accueil. Nous encourageons vivement les nacistes présents dans la région à participer à ce spectacle.

37 % seulement des lecteurs de la N.A.F. connaissent ARSENAL !

Faites-vous partie de cette élite ?

Si OUI, le meilleur service que vous pouvez nous rendre est de faire connaître « Arsenal » autour de vous pendant vos vacances.

Si NON, ne tardez plus pour profiter de notre offre spéciale : Un spécimen gratuit d'« Arsenal » à tout lecteur de la N.A.F. qui en fera la demande écrite.

ARSENAL, 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris.

le dossier illich

« utopiste ou réactionnaire ? »

Ivan Illich. Prêtre perdu ou prophète ? Réactionnaire ou progressiste ? Les réponses sont déjà toutes faites, tranchées, agressives. Avant de donner une réponse, nous avons préféré présenter, sinon tout le dossier, du moins quelques-unes des pièces les plus significatives du dossier Illich. Illich c'est en effet l'homme dont on parle, que l'on écoute. Un curieux homme, en vérité, bien caractéristique de notre époque tourmentée.

Récemment, il est venu à Paris. La télévision a voulu l'interroger. Il a refusé. Par contre il est allé voir spontanément les gens de *La Gueule Ouverte*, ces anars qui lorgnent avec tendresse vers l'an 01 (« on arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste »). Il leur a expliqué son refus : « Dans le meilleur des cas, la réaction maximum du public ne peut être que "bip, bop, je suis d'accord" ou "bip, bip, je ne suis pas d'accord". Aucun échange possible. » Avec les gars de la *Gueule ouverte* l'échange lui paraissait devoir s'engager spontanément.

N'était-il pas, comme eux, un marginal ? Illich c'est avant tout un enfant de la route, sans racines, en rupture avec toute société et toute autorité établie. Né à Vienne, il y a quarante-sept ans, de père dalmate de confession catholique, et de mère allemande d'origine juive, illich est un prêtre de l'Eglise catholique romaine retourné à l'Etat laïc après avoir exercé son ministère dans une paroisse porto-ricaine de New York et la fonction de vice-recteur à l'université catholique de Porto-Rico. Aujourd'hui il réside à Cuernavaca au Mexique où il a fondé un centre de recherches et de formation sur les problèmes d'Amérique latine.

Ce n'est pas le spécialiste de cette Amérique latine qu'il a parcourue longuement à pied, qui intéresse et dont les thèses sont passionnément discutées. C'est l'extraordinaire réactionnaire utopiste qui se sent chez lui à la *Gueule ouverte*, l'homme qui n'a pas peur de remettre en cause (et avec quelle allégresse !) les biens les plus sacrés de notre consommation quotidienne, l'automobile en particulier.

Pourtant, ce ne sont pas seulement les « farfelus » et les marginaux qui prennent Illich au sérieux. Le Monde l'a prié de lui confier une étude sur cette question considérable pour nos sociétés qu'est l'énergie. La revue *Esprit* lui a consacré deux numéros spéciaux. On s'explique cet « engouement » pourvu que l'on comprenne qu'au milieu de toutes les dénonciations de l'idéologie de l'expansion, Illich est un des rares personnages à proposer quelque chose, une alternative.

LA CONVIVIALITE

A la base de la critique de la société industrielle par Illich et de son projet révolutionnaire ou réactionnaire se détache une notion clef, la convivialité. « Je considère que la convivialité, c'est la liberté individuelle réalisée dans une interdépendance mutuelle et personnelle, et ayant, comme telle, une valeur éthique intrinsèque. Je crois que sans convivialité la vie perd son sens et les hommes dépérissent. » (1). Le mot est expressif, il signifie vivre avec, partager sa vie avec les autres, participer à un même repas. On peut d'ailleurs reprocher à Illich de

ne pas avoir été au bout des implications de ce mot si riche.

Un de ses interprètes autorisés, Alain Dunaud pense que c'est chez Illich une volonté délibérée : « Il y a deux choses qu'il se refuse à faire : il ne veut ni définir la nature de l'homme, ni proposer un modèle de société. Il accepte de jeter l'anathème. Il refuse de définir le dogme. » (2). Cette volonté peut se comprendre dans une certaine mesure ; il est dangereux de figer la « nature » humaine dans des déterminations trop étroites. Mais il est aussi dangereux d'ignorer ses déterminations essentielles, nous en reparlerons.

Malgré ce défaut, la convivialité est un concept directement opérationnel pour l'étude critique de la société industrielle. Celle-ci n'a-t-elle pas le défaut essentiel de tuer les rapports humains et de soumettre les individus à la rationalité technique et bureaucratique ? « Marx prévoyait et espérait en 1843 : une société pleine de choses utiles et d'hommes inutiles. Je souhaite pour ma part une société — et donc une structure politique — qui permette aux personnes créatrices de satisfaire leurs besoins tant comme producteurs que comme utilisateurs. » (1). Il faut comprendre le sens exact de ce propos dont les implications seront considérables : « Je propose de rechercher les limites de certaines dimensions d'ordre technologique et administratif au-delà desquelles les dysfonctions sociales inévitablement dépassent les bienfaits pour l'homme moyen. »

La société industrielle a soumis les individus à des contraintes mécaniques : dès qu'une machine dépasse un certain seuil de grandeur, elle fait de l'ouvrier son appendice. Ce qui n'est pas admissible : de même le développement des infrastructures économiques, de l'administration ne cesse de créer des obstacles à la convivialité. L'homme se plie à l'administration des choses, selon le vœu de Marx. Illich part du principe que dès que « l'outil », quel qu'il soit, politique, administratif, technique, médical, impose sa norme à l'individu, l'assujettit il n'est plus acceptable. L'outil ne saurait être qu'à la mesure de l'homme.

Avant de développer ce qu'est cette mesure, Illich dénonce dans de multiples domaines l'hypertrophie de l'outil, son totalitarisme, son emprise aberrante sur la vie sociale.

L'ECOLE

« Ouvrez une école, vous fermerez une prison » disait le père Hugo. Un des grands dogmes démocratiques veut que la promotion de tous, le progrès des lumières, la marche vers l'égalité dépende d'un niveau maximum de scolarisation. Illich réduit à néant ce pieux mensonge et démontre chiffres en main, que les efforts financiers gigantesques des Etats-Unis ont aggravé l'analphabétisme des couches les plus pauvres de la population américaine. Inopérants dans les pays industrialisés, les efforts de la bureaucratie universitaire se révèlent catastrophiques dans les pays pauvres : ils aboutissent à la formation de masses scolarisées incapables d'assumer les tâches du développement.

Dans le cas de l'école, la règle générale posée par Illich se vérifie : l'outil s'est hypertro-

phié, est devenue une fin en soi, et les individus des moyens pour lui. La bureaucratie universitaire, l'institution-école tournent sur elles-mêmes, elles ne travaillent qu'à leur propre reproduction. De plus, elles sont ruineuses. En Amérique latine, un étudiant diplômé représente du point de vue des dépenses publiques une somme de trois cents à quinze cents fois supérieure à celle consacrée au citoyen « moyen » (3). Et cela ne fait que croître et embellir pour le plus grand mal des pays au budget périlleux.

Certains adversaires, à droite, croient régler son compte rapidement à Illich contempteur de l'école en affirmant que ce dernier veut par esprit égalitaire supprimer la relation enseignant-enseigné. Mais justement, un des principaux reproches que l'homme du Cuernavaca fait au système scolaire, vient dans la façon dont il a supprimé ce lien pédagogique essentiel en lui substituant des relations administratives : « Aristote en parlait comme d'une sorte d'amitié "où un rapport moral s'établit, sans que des conditions précises soient fixées. Ce sont des dons mutuels que l'on se fait entre amis" Thomas d'Aquin dit de cette sorte d'enseignement qu'il représente inévitablement un acte d'amour et de miséricorde. » Ce sont ces authentiques rapports maître-disciple qu'Illich veut recréer, où l'acte personnel retrouve une valeur plus grande que la fabrication des choses et la manipulation des êtres.

A cette fin il tente de concevoir des réseaux de communication à but éducatif, par lesquels seront accrues les chances de chacun de faire de chaque moment de son existence une occasion de s'instruire, de partager, de s'entraider. Dans ce domaine, comme dans tous les autres, il s'agit d'inverser les institutions, c'est-à-dire de renverser la logique actuelle qui asservit le sujet aux contraintes de la société technicienne en adaptant l'outil éducatif.

LES TRANSPORTS

Une des constantes de la société industrielle consiste à détourner de son but le progrès scientifique dans la mesure où il devient une finalité exclusive. Ainsi des transports. Illich montre fort pertinemment et son sans humour comment en un siècle on est passé de la libération par les véhicules à moteur à l'esclavage de la voiture.

« L'ensemble de la société consacre de plus en plus de temps à la circulation qui est supposée lui en faire gagner — l'Américain type consacre, pour sa part, plus de 1.500 heures par an à sa voiture : il y est assis, en marche ou à l'arrêt, il travaille pour la payer, pour payer l'essence, les pneus, les péages, l'assurance, les contraventions et les impôts. Il consacre donc quatre heures par jour à sa voiture, qu'il s'en serve, s'en occupe ou travaille pour elle. Et encore, ici ne sont pas pas prises en compte toutes ses activités orientées par le transport : le temps passé à l'hôpital, au tribunal ou au garage, le temps passé à regarder à la télévision la publicité automobile, le temps passé à gagner de l'argent pour voyager pendant les vacances, etc. A cet Américain, il faut donc 1.500 heures pour faire 10.000 km de route, 6 km lui prennent une heure » (4).

>>

Liée à la question des transports on trouve évidemment celle de l'énergie. On parle partout de **crise de l'énergie**. Illich refuse la problématique de l'énergie liée à celle de la croissance industrielle. Dès maintenant il s'agit, selon lui, de freiner la consommation : « Les pauvres comme les riches devront dépasser l'illusion que plus d'énergie, c'est mieux. Dans ce but il faut d'abord déterminer le seuil d'énergie au-delà duquel s'exerce l'effet corrupteur, et le faire par un processus politique associant la population. Le premier pas consiste à repérer ce seuil de survie et le second à choisir la fourchette de puissance mécanique à l'intérieur de laquelle une société concrète maîtrise mieux la machine » (5).

Illich, dans un texte déjà cité « Inverser les institutions » donnait un exemple très concret d'une politique : « Dans l'Etat de Chiapas vivent 1.250.000 personnes. Au cours de l'année passée, pas plus de 10.000 — ce qui signifie moins de 1 % d'entre eux — se sont déplacés plus d'une fois sur une distance de vingt kilomètres dans une période d'une heure. Avec une partie des dépenses affectées à la construction des routes, il serait possible de créer des pistes d'accès vers 80 % des villages et une fourniture pratiquement illimitée de mules mécaniques. Ces véhicules simples, mus par des moteurs de 2 ch, capables également de faire fonctionner des générateurs, des pompes et des charmes, pourraient être construits avec profit par l'Etat, et conçus sous une forme facile à réparer. Bien sûr cela signifie la décision politique d'interdire les vitesses supérieures à 20 à l'heure et pour la construction d'une infrastructure au profit des rares personnes qui sont à l'heure actuelle en mesure d'en profiter. »

C'est toujours la même méthode, le même renversement : remodeler l'outil à la mesure de l'homme, ne plus se faire dévorer par lui. Mais il est un troisième domaine où Illich a exercé sa critique radicale, singulièrement important.

LA SANTE

Le citoyen des pays riches est devenu un assisté, médical permanent, soumis corps et âme à la bureaucratie de la santé. Comme pour le docteur Knock, tout bien portant s'est transformé en malade qui s'ignore. Bien sûr, on brandit les statistiques sur les succès de la médecine ; mais ces succès ne sont-ils pas dûs en priorité aux transformations de l'habitat et du régime alimentaire, et à l'adoption de certaines règles d'hygiène toutes simples ? « Les égouts, le traitement du chlore de l'eau, l'attrape mouche, l'asepsie et les certificats de non contamination exigés du voyageur ou de certaines catégories de travailleurs ont eu une influence bénéfique bien plus forte que l'ensemble des "méthodes" de traitement spécialisé très complexe. »

A mesure que la recherche médicale progressait, la caste médicale ne cessait de concentrer les pouvoirs thérapeutiques, même les plus simples. Illich s'insurge contre cette monopolisation du savoir et du pouvoir et loue la Chine populaire d'avoir formé un million de travailleurs de la santé ayant des connaissances suffi-

santes en bactériologie, pathologie, médecine clinique, hygiène et acupuncture, pour assumer les tâches médicales essentielles.

Par ailleurs le coût social de la médecine industrielle paraît considérable : « comment mesurer les faux espoirs, le poids du contrôle social, la prolongation de la souffrance, la solitude, la dégradation du patrimoine génétique et le sentiment de frustration engendrés par l'institution médicale ? » (6). On voit par cet exemple la critique d'Illich n'épargne rien. La « santé » paraissait jusqu'ici l'acquis le moins contestable de la société industrielle. Le terrible contestataire de Cuernavaca ne lui accorde même pas cela !

LA THEORIE DES SEUILS ET LES DIMENSIONS DE L'EQUILIBRE DE VIE

Dans tous les domaines transformés par les progrès de la science et de la technique, Illich a découvert qu'il existait une période féconde entre le moment où des inventions décisives ont été faites et le moment où les inconvénients et les effets nocifs deviennent supérieurs aux avantages acquis. C'est entre ces deux moments ou ces deux seuils que l'outil fruit de la technologie demeure convivial. En deçà le progrès n'existe pas. Au-delà il devient nocif (7).

Cinq dimensions essentielles caractérisent la convivialité et délimitent le seuil de nocivité de tout outillage humain. Alain Dunaud les expose ainsi de façon synthétique :

— La vie est en danger quand l'équilibre écologique est rompu.

— L'autonomie créatrice disparaît quand le monopole radical d'un produit (d'un outil) supprime l'élection d'autres modes de satisfaction du désir.

— La maturation personnelle est aliénation quand le monde devient un atelier de conditionnement.

— La liberté individuelle et la justice disparaissent quand la polarisation sociale accroît la rareté des fonctions considérées comme nobles ou hautement productives.

— L'expérience, l'histoire, perdent leur sens quand le rythme des mutations dévalorisent le passé et le présent parce que seul l'avenir est désirable.

Le caractère « réactionnaire » de ces dimensions exigibles selon Illich pour tout outillage, pour tout progrès humain, surprendra. Nous ne ne pouvons les développer ici. Mais tout de même, la dernière vaut la peine qu'on l'explique : Illich entend que la rapidité du progrès ne rende pas caduque l'expérience proche des générations ! Cela paraît inouï.

En un sens, Illich est très exactement un utopiste réactionnaire. Utopiste parce qu'il présente un modèle de société en rupture radicale avec le modèle présent. Mais réactionnaire, parce que cet utopiste a la phobie de la religion du progrès, et du prométhéisme démentiel qui pousse l'homme à la destruction de vie, de sa communauté et de son environnement. Allons-nous pour autant adopter sans discussion toutes ses théories ? Certainement pas. Mais, il nous faudra nous expliquer sérieusement sur ce qui dans Illich nous paraît fécond et sur ses carences.

Gérard LECLERC.

La semaine prochaine : Illich en discussion.

- (1) Ivan Illich : Inverser les institutions. *Esprit*, mars 1972.
 (2) Alain Dunaud, *Esprit*, juillet-août 1973.
 (3) Ivan Illich : Une société sans école. Le Seuil. Ouvrage analysé dans la « N.A.F. » du 27 septembre 1972.
 (4) Cité dans la *Gueule ouverte*, juillet 1973.
 (5) Illich, *Energie, vitesse et justice sociale*. Le Monde, 5 juin 1973.
 (6) Bonnes feuilles publiées par la *Gueule ouverte*, d'un ouvrage à paraître au Seuil.
 (7) Nous suivons ici l'exposé systématique de Dunaud résumant la pensée d'Illich, dans *Esprit* de juillet-août 1973.

sélection librairie

P. Girault de Coursac :

— L'éducation d'un roi (Louis XVI) .. 28,00 F

Albert Marty

— L'Action Française racontée par elle-même 35,00 F

Jean-Noël Marquet

— Léon Daudet 40,00 F

Denis Langlois

— Le guide du militant 20,00 F

Bernard Fay

— La grande révolution (1715-1815) 20,00 F

Lucien Thomas

— L'Action Française devant l'Eglise (de Pie X à Pie XII) 35,00 F

Régine Pernoud

— La Libération d'Orléans 24,00 F

Albert Thibaudet

— Histoire de la littérature française (de 1789 à nos jours) 32,00 F

Patrice Sicard et Philippe Hamel

— Mao ou Maurras 7,50 F

Chanoine A. Cormier

— Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras, suivis de « La vie intérieure de Charles Maurras » .. 15,00 F

Marcel de Corte

— L'intelligence en péril de mort .. 17,00 F

Nicolas Baby et Francis Bertin

— Politique au lycée 7,50 F

A. Blanc de Saint-Bonnet

— Politique réelle 15,00 F

Louis Gultard

— Le couple France-Espagne 10,00 F

Dossier (Daf)

— L'enseignement 4 F

— L'Europe 3 F

— L'agriculture 3 F

— Le capitalisme 3 F

— L'état contre les libertés locales 3 F

Cahiers d'études

La France

— La constitution historique 2 F

— La richesse de l'héritage français 2 F

— La protection de l'identité française 2 F

— La France et son destin 2 F

— Les Institutions monarchiques 2 F

Les grands courants contemporains

— Libéralisme et Jacobinisme 2 F

— Saint Simonisme et progressisme chrétien 2 F

Les huit cahiers sont vendus 12 F

Brochures

— La N.A.F. et le gauchisme 2 F

— La N.A.F. et la révolution 3 F

Adressez vos commandes à l'Institut de Politique Nationale, B.P. 558 75026 Paris, Cédex 01, accompagnées de leur montant augmenté de 10 % pour frais d'envoi.

Libellez vos chèques au nom de l'I.P.N., C.C.P. 33 537 41 La Source.

pour un nouveau théâtre français : verbe d'abord

Ce titre n'est pas ainsi conçu pour le plaisir de paraphraser Maurras, mais de la même façon que celui-ci considérerait le Politique non comme finalité, mais comme point de départ de toute solution aux problèmes de la Cité, il nous faut être conscient que le Verbe, s'il n'est pas le but suprême du théâtre français, en est la base naturelle.

Dans la recherche d'une solution politique, nous sommes tributaires de nos origines, de notre climat, de notre histoire, etc., ce qui revient à dire que nous ne pouvons pas la choisir arbitrairement. De la même façon, nous ne pouvons pas faire le théâtre que nous voulons parce que nous sommes des Français du XX^e siècle, héritiers d'une tradition bien précise, et dont les qualités (au sens scientifique du mot) ne sont évidemment pas celles d'un autre peuple ; et parce que notre théâtre doit nous permettre de nous exprimer le plus naturellement et le plus complètement possible.

Qu'on le veuille ou non, qu'on le regrette ou qu'on s'en félicite, notre théâtre est basé sur le verbe, comme d'autres le sont sur le geste. Il est aisé de s'en persuader en prenant conscience que le comédien français ne sera jamais aussi efficace dans une pièce de Brecht ou de Tchekhov que dans une pièce de Claudel ou d'Audubert. Et la réciproque est certainement vraie. Or, la poésie théâtrale naît chez ces derniers du texte, de la magie du verbe, de son lyrisme.

Une des erreurs du jeune théâtre est certainement de vouloir s'inspirer de peuples dont les traditions, les habitudes de vie sont totalement différentes des nôtres. Ainsi, la prédominance donnée au geste dans de nombreux spectacles, revient à demander aux comédiens d'assimiler des techniques qui ne leur sont pas naturelles. Alors que les Africains, les Américains du sud, par exemple, possèdent le langage gestuel d'une façon innée, nous ne pou-

vons qu'être leurs pâles (sans mauvais jeu de mot) imitateurs. Nous nous entêtons à nous exprimer à l'aide de formes étrangères à notre tempérament et à notre culture. Et le résultat en est des spectacles théâtraux qui nous laissent un sentiment d'inachevé : les textes y sont squelettiques, et de toutes façons ils disparaissent sous les effets visuels et sonores ; effets voulus à priori à partir d'une prise de position intellectuelle, sans souci d'utiliser au mieux les éléments disponibles : comédiens, décorateurs, musiciens, etc.

Certains vont objecter à mes réserves qu'il est possible de former des comédiens français suivant les techniques en cours dans d'autres pays où le théâtre est plus ou moins spectacle total. Est-ce véritablement possible ? Est-ce possible ? Est-ce souhaité par les comédiens ? et dans l'affirmative, quel serait l'intérêt de pareils spectacles ? Il ne s'en dégagerait pas une forme de théâtre propre aux particularités françaises. Le problème se situe comme dans d'autres domaines, dans le choix suivant : faut-il donner à ses désirs la priorité, ou se plier à la règle du possible ? Faut-il à tout prix utiliser nos capacités dans le cadre étroit d'une idéologie, fût-elle esthétique, ou plus simplement bâtir à partir de notre tempérament national et de notre patrimoine culturel ?

Il ne s'agit bien évidemment pas de revenir en arrière et de refaire ce qui a été fait dans les siècles passés. Il s'agit avant tout de découvrir la forme ou les formes de théâtre propres à notre temps. Mais nous aboutirons d'autant mieux que nos recherches seront faites à partir de l'acquit de notre civilisation. On ne bâtit pas sur le sable, on ne construit pas un théâtre à partir d'hermétiques abstractions ou de faits sociaux et politiques, ces derniers ne pouvant aboutir qu'à un réalisme situé au ras du sol. Nos scènes doivent être débarrassées du bric à brac qui les encombre, de ces symboles et effets soi-disant magiques ou poétiques, de toutes ces démonstrations politico-sociales qui ne peuvent intéresser qu'une poignée d'intellectuels dont les préoccupations sont totalement étrangères à ceux dont ils s'improvisent les défenseurs.

Nous devons renouer avec la simplicité des grands thèmes éternels qui ont donné naissance à toutes les grandes périodes théâtrales du passé. Ce n'est qu'à ce prix que se révéleront d'authentiques poètes de la scène. C'est-à-dire des auteurs véritables, et non des écrivains qui demandent aux metteurs en scène et aux comédiens de servir leurs préoccupations métaphysiques, esthétiques ou sociales sans les incorporer dans une véritable construction dramatique.

Des poètes et non des « intellectuels », voilà ce dont le théâtre a besoin avant tout. Ce dont nous avons tous soif, que nous soyons acteurs ou spectateurs, parce que nous sommes tous aux prises avec cette société dégradante dont les symboles constituent la négation de toute civilisation véritable.

Pierre LIMOUSI.

la signature énigmatique de balthus

Il y a seulement une dizaine d'années que le grand public aura entendu, pour la première fois, le nom de Balthus : André Malraux venait de lui confier la direction de la villa Médicis. Depuis, la renommée de ce peintre s'étend peu à peu au-delà du cercle restreint des initiés. L'exposition Balthus qui se tient à Marseille (1) marque une étape importante dans la révélation de ce peintre qui a toujours fuit les feux de la rampe et les vulgarités de l'anecdote. Nous ne savons presque rien de Balthus (2) si ce n'est l'essentiel, c'est-à-dire l'œuvre. Proust eût apprécié ce peintre contemporain dont on ignore la vie privée tout comme pour un Giorgione ou un Georges de la Tour.

Pour être présentée cette œuvre n'en reste pas moins difficile. Les reflets de plusieurs maîtres de la peinture moderne semblent surgir quand on considère toiles et dessins. On évoque la rigueur de Braque à propos de « Nature morte à la lampe », quelque chose de Cézanne devant la « vallée de l'Yonne », et « paysage 1960 », l'intimisme de Bonnard pour le « nu devant une cheminée », la plénitude voluptueuse de Matisse en ce qui concerne « la tasse de café », et le nu japonais de « la chambre turque » ; presque toute l'œuvre enfin baigne dans une lumière à la Seurat. Mais rien ne serait plus faux que de définir cette peinture comme celle d'un écolier extrêmement doué : de tous les essais de Balthus se dégage une manière tout à fait originale que l'on pourrait tenter de caractériser par ses aspects presque toujours d'instant fugitif que fixe la magie du peintre : ces instants se déploient dans l'éclairage raréfié de la fin du jour et des lampes sourdes pour qu'apparaisse discrètement le phallos, papillon crépusculaire.

On exagère — ou l'on passe vite — sur le caractère érotique de la peinture de Balthus, d'autant plus audacieuse qu'elle semble plus pudique. Ce qui peut être avancé avec quelque vraisemblance au vu de certaines pièces, c'est que l'œuvre de Balthus, peintre incomparable des gestes et des visages, peintre crépusculaire, regorge de violence domptée ou masquée. C'est là son caractère classique. Elle eût séduit Baudelaire, comme elle a charmé Rilke, Camus et Malraux.

PERCEVAL.

NAF AN 03

Avec un grand retard dont nous vous prions de nous excuser nous donnons cette semaine les résultats de notre concours d'abonnement.

Premier prix. — Dictionnaire politique et Critique, est remporté par notre ami Georges Bernard de Grenoble. Qu'il en soit ici félicité et remercié. Nous souhaitons qu'il communique sa détermination et son enthousiasme à toute la zone d'action Sud-Est dont il a la charge cette année.

2^e Prix : Œuvres Capitales. Marc Hily (Nancy).

3^e Prix : Votre Bel Aujourd'hui. Patrick Isambert (Paris-15^e).

4^e Prix : Votre Bel Aujourd'hui. Georges Duchemin (Senlis).

5^e Prix : Votre Bel Aujourd'hui. Julien Chailley (Troyes).

6^e Prix : Votre Bel Aujourd'hui. Pierre Saurin (Vincennes).

7^e Prix : Votre Bel Aujourd'hui. J.-Claude Bouis (Montpellier).

8^e Prix : Votre Bel Aujourd'hui. Michel Michel (Grenoble).

9^e Prix : Votre Bel Aujourd'hui. Alain Mauriel (Paris-6^e).

10^e Prix : Votre Bel Aujourd'hui. Jacques Duhoit (Limoges).

Les gagnants peuvent venir retirer leur prix dans nos bureaux ou nous écrire s'ils désirent que nous le leur expédions.

avez-vous souscrit au „projet royaliste“ de b. renouvin

15 F jusqu'au 30 octobre

Institut de politique nationale
B.P. 558 - 75026 Paris Cédex 01

la n.a.f. pendant les vacances

BORDEAUX

Permanence tous les jeudis de 18 heures à 20 heures, au local, 59, quai des Chartrons.

CHARENTE

Prendre contact avec M. Jourdes Patrick « Aux Bournis », à Garat, 16410 Dignac.

SESSION DE PHILOSOPHIE

Elle se déroulera du jeudi 6 septembre

au lundi 10 septembre en Bretagne. Le programme de travail et les conditions d'inscription seront envoyés à toutes les personnes qui en feront la demande. Attention, ne tardez pas à vous inscrire, le nombre de places est limité.

SESSION GENERALE DES CADRES

Cette session aura lieu les 15 et 16 sep-

tembre en Bretagne. Elle est réservée aux cadres du mouvement. Thème : Lignes d'actions pour 1973-1974, principes et application.

Nous demandons aux cadres convoqués de bien vouloir nous retourner rapidement leur bulletin d'inscription pour nous permettre l'organisation matérielle.

arsenal

sommaire
juillet - août

CIBLE

Comme l'a déclaré M. Messmer, le projet de loi sur la libéralisation de l'avortement « constate simplement l'état de la société dans laquelle nous vivons ». Il ne pensait pas si bien dire.

THEME

Les loisirs : Sommes-nous sur le chemin de la « civilisation des loisirs » grâce à l'évolution de la société industrielle ? Ou bien sur celui d'une aliénation renforcée par la consommation massive d'un « loisir-marchandise » ? Le loisir d'aujourd'hui n'est-il pas avant tout vécu comme la fuite hors d'un quotidien devenu insupportable ? Le « divertissement » n'éloigne-t-il pas des leviers de responsabilité qui permettraient de changer la vie ?

IDEEs

Georges Bernard retrace, dans une première étude, le cheminement de la dialectique althusserienne à l'œuvre dans l'étude de la pensée du jeune Marx.

A l'heure où de nouvelles communautés cherchent à s'enraciner dans une tradition recouvrée, n'est-il pas indispensable d'étudier « le folklore », un phénomène qu'il nous faut saisir dans sa complexité et situer dans sa véritable dimension ?

TENDANCE

L'horale variable : libération du travailleur ou moyen sophistiqué d'aliénation mis au point par le capitalisme moderne ?

réseau de distribution

Même pendant les vacances, vous trouverez la « N.A.F. » en vente :

AIX-EN-PROVENCE

— Maison de la Presse, cours Mirabeau.

AJACCIO

— Tabac - Papeterie, boulevard Albert-I^{er}.

ANGERS

— Au Pacha, 16, rue d'Alsace.

ANGOULEME

— Maison de la Presse, place de l'Hôtel-de-Ville.

BESANCON

— Maison de la Presse, 58, Grande-Rue.

BLOIS

— Principaux kiosques.

GRENOBLE

— Bureau de tabac, 22, avenue Albert-I^{er}.

— Papeterie-Mercerie, 51, boulevard Clemenceau.

— Bureau Tabac, boulevard Emmanuel-Mounier.

— K'store Librairie, cours Berriat.

— France-Agence, 6, place Victor-Hugo.

LORIENT

— Maison de la Presse, 18, rue des Fontaines.

LYON

— Librairie, 1, rue de Marseille.

— Maison de la Presse, 68, rue de la République.

LE MANS

— Principaux kiosques.

MEYLAN

— Bureau Tabac, avenue de la Plaine-Fleurie.

NANCY

— Tabac - Journaux Carnot, 1, rue de Serre.

NARBONNE

— Librairie Rambaud, 2, avenue Maréchal-Foch.

ORLEANS

— Principaux kiosques.

PARIS

— Librairie Voisin, 8, rue de la Sorbonne (5^e).

— Librairie Française, 27, rue de l'Abbé-Grégoire (6^e).

— Kiosque (face au Miramar), place du 18-Juin (6^e).

— Kiosque, 5, boulevard Saint-Michel (6^e).

— Kiosque, 23 boulevard Saint-Michel (6^e).

— Librairie Aurore, 3, carref. de l'Odéon (6^e).

— Librairie Grégori, 26, rue du Bac (7^e).

— Librairie, 226, rue du Faubourg-Saint-Martin (10^e).

— Librairie, 1, avenue de la Porte-de-Sèvres (15^e).

— Librairie, 149, rue de Belleville (19^e).

— Ursins.

— Le Fontenoy, rue du Général-de-Gaulle.

RENNES

— Maison de la Presse, 7, place du Colombier.

ROMORANTIN

— Maison de la Presse.

ROUEN

— Librairie Demanneville, 30, rue Jeanne-d'Arc.

— Librairie Elie, 42, rue de la République.

— Librairie Toutain, 48, rue Ganterie.

— Drugstore D 1, 2, rue Beauvoisine.

SAINT-BRIEUC

— Librairie Genie, 14, rue Saint-Gouéno.

TROYES

— La Civette, place du Maréchal-Foch.

— A la Grosse Pipe, 1, rue Juvénal-des-

VENDOME

— Maison de la Presse, place de la République.

BULLETIN D'ABONNEMENT A LA NAF-HEBDO

Je souscris un abonnement de six mois (25 frs) un an (normal 45 frs soutien 100 frs)
Nom Prénom
Adresse Profession

à retourner 17, rue des petits-champs, 75001 Paris, CCP NAF 642 31 Paris

ce qui pourrait changer en Espagne avec la monarchie

La revue « *Indice* » consacre son numéro du 15 juillet dernier à des vues prospectives sur la monarchie espagnole. L'originalité de ces études provient principalement du souci de poser les vrais problèmes — en particulier ceux qu'impliquent l'actuelle période de transition.

En 1964, c'est-à-dire cinq ans avant la désignation de Juan Carlos à la succession suprême, Emilio Romero publia un livre : *Cartas a un Príncipe* (1). Livre sérieux et rigoureux, qui avait pour intention de sauver l'avenir politique de son pays et des institutions : une analyse vraie de son peuple et de son époque. Entre autres choses Emilio Romero écrivait : « Une démocratie politique pour notre temps et la planification économique qu'impose notre époque technique, conduisant au socialisme. Je crois que nous espérons tous, avant cette grande entreprise, que soient réalisées dans notre noble pays agité par les passions partisans, ces belles paroles de Saint Exupéry : que la grandeur d'un projet quel qu'il soit, doit avant tout unir les hommes. Nous avons à faire la monarchie et à éviter le monarchisme. Il faut en finir avec les monarchistes de salon et il faudra mettre un terme aux illusions de ceux qui lorgnent un trône vacant avec la même désinvolture qu'un aspirant à un fauteuil académique. »

Puis après et pour entrevoir ce que pourrait être le socialisme à notre époque, il ajoute : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de défendre le socialisme parce qu'il est devant nous ou parce que c'est une tendance politique, mais plutôt comme une évidence installée dans notre légalité. Les plus avisés se font ces réflexions : nous acceptons la compagnie de l'Etat pour que ne soient pas dévorés les plus pauvres ; nous nous intéressons aux espoirs des travailleurs, pour que l'Etat ne la tasse pas à leur place. Le danger d'un Etat socialiste est celui de ses fonctionnaires et de ses technocrates — une certaine volonté missionnaire que crée le pouvoir. C'est aux citoyens qu'appartient le pouvoir de dissuader ces serviteurs de l'Etat en leur montrant qu'ils ne sont pas l'Etat. La crise des démocraties actuelles provient du fait qu'elles ne savent pas comment légitimer un Etat socialisé. Alors les dirigeants des nations libérales-capitalistes doivent se servir en certaines occasions du référendum, à la recherche d'un assentiment populaire. La France est un exemple caractéristique puisque de Gaulle par le biais du référendum est plus représentatif que les dirigeants des partis. Il est alors le « démos » inattaquable exprimé par les bras en croix et cette formule : « La France c'est moi ».

« Au contraire les Etats forts et socialisés partiellement (par un développement économique piloté par des dirigeants « arriérés ») sont apparus comme la conséquence d'une crise nationale profonde, ils réalisent des efforts visibles pour trouver une démocratie aux racines nouvelles — ceci est notre cas... »

Reprenant les propos de Romero, Jose Luis Alcocer dans la revue *Indice* (2) nous présente sa vision de la monarchie future. Il voit dans le livre de Romero l'indication de ce que devront être les tâches premières, décisives dans le comportement du Prince quand il sera Roi. D'un côté essayer de construire une démocratie adéquate à notre temps, de l'autre travailler pour la consolidation d'un Etat fort et socialisé. C'est

dire qu'en résumé la grande entreprise de la monarchie espagnole sera de construire un socialisme dans la liberté.

Est-ce que le Roi pourra le faire au moyen d'un simple acte de volonté, en se servant de l'exercice direct de son autorité ? Jose Luis Alcocer pense que non, parce que les forces politiques qui sont aujourd'hui réputées les plus libérales seront les premières à empêcher l'entreprise. Le Roi devra édifier un nouveau cadre de forces qui l'aideront sans ignorer celles qui aujourd'hui décident. Il lui appartiendra de réaliser les réformes indispensables en maniant ce mécanisme parfaitement légitime que lui offre l'actuelle constitution : le référendum. Le Roi ne possédera pas plus de moyens que d'en appeler à lui pour asseoir solidement son autorité, pour pouvoir régner efficacement. Les thèmes comme ceux de souveraineté, représentation publique, etc. devront être définis, laissés sans ambiguïtés.

Pour Alcocer, le roi devra avant tout compter sur le peuple car cela est décisif pour l'avenir du pouvoir monarchique. Ce peuple qu'il devra « consoler » non par sa présence mais par des lois. Le roi devra déplacer progressivement le centre de gravité de son pouvoir depuis les sphères oligarchiques, conservatrices, vers les zones où sera possible une meilleure confrontation politique, économique et sociale. Il serait difficile d'ignorer que le panorama de la succession se fera probablement avec une recrudescence des conflits sociaux. Il appartiendra au roi de ne pas employer de simples mesures de forces pour résoudre le conflit social.

Il faut noter aujourd'hui une sorte de « connivence » autour du prince et de ces perspectives. Il ne s'agit pas d'un quelconque charisme ou d'une prédisposition que les jeunes générations ont à l'égard de la monarchie, mais plutôt de la simple réalité que la majeure partie de la société espagnole est constituée par des générations neuves qui n'ont pas renoncé à être des sujets actifs de leur propre avenir. L'horizon du Prince est comme une invitation à une vie nouvelle.

Il ne faut pas accorder à cette appréciation plus d'importance qu'elle n'en a. Il est seulement nécessaire de savoir que le peuple espagnol est conscient que ses intérêts ne passent pas par le conflit de générations. D'une certaine manière on peut dire que ce désir de vivre la succession comme une rénovation anime les esprits des Espagnols de tout âge. Sans donner à l'image une valeur excessive, on ne peut nier cependant qu'il existe une Espagne cloisonnée et une Espagne expectative.

Les nouvelles classes désirent entendre de nouvelles paroles, percevoir des images nouvelles, construire la saveur qu'elles veulent donner à leur vie. Pour illustrer ces propos, Jose Luis Alcocer nous cite cet exemple. Peu de temps après qu'il ait prêté serment de fidélité à la succession, Juan Carlos fit quelques apparitions publiques ; il parlait d'une manière peu naturelle, lisant toujours. Il était logique que ses premiers pas devant le pays soient accompagnés

d'une intense prudence. Peu de temps après il partit aux Etats-Unis pour assister au lancement d'Apollo. Le vice-président Spiro Agnew, après lui avoir souhaité cordialement la bienvenue, lui offrit le micro. Et alors le Prince, qui parlait en anglais avec facilité et désinvolture, donna une image de lui absolument inédite pour les Espagnols. Il parlait avec naturel, il apparaissait comme un politicien d'une race nouvelle.

L'homme de la rue fut très impressionné par cette scène, continue Alcocer. Juan Carlos de Borbon pouvait être le signe d'une époque nouvelle pour l'Espagne. La signification de cette image était claire. Nous étions devant un homme qui recevait sa légitimité « du 18 juillet », mais aussi nous étions devant une personne dont l'âge était le signe de la fin de la guerre civile.

Ceci se traite au fond. On peut dire tout ce que l'on veut, peser toutes les modifications, avances ou reculs, ouvertures ou immobilismes, le temps politique de Franco est un temps caractérisé par la guerre, tant pour ceux de « droite » que pour ceux qui militent à « gauche ». La succession doit apparaître comme la continuité du « 18 juillet » : c'est la meilleure garantie de stabilité.

Pourra-t-il le faire ? Trois conditions fondamentales doivent pour cela exister. Premièrement que l'armée affirme sa conscience sociale et sa volonté de respecter le processus de succession et la constitution. Deuxièmement que la « Gauche unie » abandonne son hostilité, comprenant qu'il est mieux pour elle de construire le pays avec les autres, dans la légalité. Troisièmement, d'après Alcocer, que le Prince avertisse que l'on ne peut pas saisir le fait socialiste d'une manière seulement contrainante. Cette question est, pour Alcocer décisive puisque le socialisme sera, quelles que soient ses caractéristiques. C'est le signe, de notre temps et lui tourner le dos serait condamner la monarchie à perdre sa chance historique. Ce que la monarchie peut être pour l'Espagne, c'est un chemin vers la liberté, vers quelques degrés de socialisation c'est-à-dire de justice.

C'est l'entreprise à laquelle pourront collaborer les nouvelles classes : apportant leurs efforts, leurs intelligences, leur volonté de mettre un terme à tout affrontement cruel entre les Espagnols. Et partant de là, se diriger vers un horizon où ne sera pas née l'espérance...

Cette opinion sur les tâches que la monarchie espagnole va devoir affronter dans un futur plus ou moins proche est primordiale pour bien saisir la pensée des monarchistes espagnols de progrès. Par-delà un vocabulaire qui peut prêter à équivoque (démocratie-socialisme) — bien que cette tentative de récupérer certains termes s'explique en partie par la situation politique actuelle de l'Espagne, « démocratie organique » — il appartient aux royalistes français d'y réfléchir puisqu'il s'agit aussi d'un « projet royaliste ».

Hervé LOUBOUTIN.

(1) *Conseils à un Prince*.
(2) *Indice* du 15 juillet 1973. Numéro spécial sur « la monarchie » (Magallanes, 3, Madrid 15).